

Société Française de Musicologie

Review

Author(s): L. L. L.

Review by: L. L. L.

Source: *Bulletin de la Société française de musicologie*, T. 1, No. 5 (1919), pp. 253-255

Published by: Société Française de Musicologie

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/924787>

Accessed: 28-12-2015 17:58 UTC

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Société Française de Musicologie is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Bulletin de la Société française de musicologie*.

<http://www.jstor.org>

Benevoli, avec les compositions apocalyptiques de Valentini et de Bellabene. A ce propos, M. Mitjana cite une singulière spéculation de Ramirez de Arellana, publiée en 1765, sous les espèces d'un *Canon recte et retro* pour 48 voix !

Cinq appendices traitant de diverses questions qui touchent à la biographie et à la formation artistique de Don Fernando de las Infantas, et dans lesquels l'auteur donne les résultats de minutieuses et fructueuses recherches d'archives, terminent ce volume qui fait le plus grand honneur à la musicologie espagnole.

L. L. L.

FÉLIX RAUGEL. — **Note sur « l'Audi tellus » et le « Miles Xristi » du ms. 6 de la Bibliothèque municipale de Montpellier.** Extrait des *Mémoires de la Société Archéologique de Montpellier*, 1918.

M. Félix Raugel, profitant, pour le bien de la musicologie, d'un séjour à Montpellier motivé par des causes tout autres, a étudié, dans l'un des précieux et célèbres manuscrits que possède cette ville, deux pièces du XI^e siècle qui avaient déjà été l'objet de l'examen de quelques érudits, mais qui demandaient à être revues avec une attention et une compétence nouvelles : l'*Audi tellus*, sorte de prototype du *Dies iræ*, dont plus tard Roland de Lassus a repris le texte pour le traiter sous forme d'un grand motet à six voix, et le *Miles Xristi*, répons destiné à célébrer les saints pontifes et martyrs. Il a apporté des précisions intéressantes au sujet de ces deux chants et, avec l'aide de M. A. Gastoué, nous donne une transcription fidèle du *Miles Xristi*, qui a grand caractère.

J. T.

VATIELLI (FRANCESCO). — **Rossini a Bologna**, Bologne, 1918, in-8°, 54 pp.

Depuis quelque temps, la littérature rossinienne s'enrichit d'études très poussées et qui fourniront aux futurs historiens de l'auteur du *Stabat* une grande abondance de documents. On a rendu compte, ici même, de l'intéressant travail de M. Radiciotti sur les premières années de Rossini. Voici que M. Vatielli vient à la rescousse en traitant la question de Rossini à Bologne. Verdi déclarait que cette ville était la vraie patrie musicale de Rossini. M. Vatielli conteste cette assertion, et, à l'appui de sa thèse, il passe en revue toute une série d'événements encore moins connus, événements qui touchent d'une part à la politique, et d'autre part, à la vie privée du célèbre musicien.

Nous ne reviendrons pas sur le séjour que Rossini fit au Liceo bolognaise et sur les premières œuvres qu'il écrivit à Bologne, où il s'était fait entendre comme chanteur, en 1806, dans la *Passion du Christ* de son professeur de contrepoint Mattei. La vie musicale de la vieille cité s'illuminait, en 1811, de l'exécution des *Quatre Saisons* d'Haydn, dirigée par

Rossini, et qui produisait d'autant plus d'impression qu'Haydn était un peu considéré comme le Wagner de l'époque. La belle Isabelle Colbran avait chanté à Bologne, et le jeune Rossini n'était pas demeuré insensible à ses charmes. Il se met alors à voyager, séjourne à Venise, à Milan à Naples, à Rome. Le succès lui vient, éclatant, avec *Tancredi*, *le Barbier*, *Sémiramis*. A la fin de 1823, il épouse Isabelle Colbran, puis continue ses tournées artistiques qui le mènent à Paris, d'où ses succès produisent à Bologne un écho attentif. En 1829, Rossini décide de se fixer définitivement dans cette ville, résidence de sa famille et où sa mère était morte. Tenant par dessus tout à sa tranquillité personnelle, redoutant des troubles révolutionnaires dans la capitale française, il s'en retourne au pays. Là, on lui fait fête, et M. Vatielli relate, avec force détails circonstanciés, la véritable apothéose dont il fut l'objet chez le marquis Sampieri. Mais le musicien reprend son existence vagabonde, laissant sa femme à Bologne, seule avec son père. Des dissentiments ne tardent pas à éclater entre eux. Isabelle est fastueuse et accuse son beau-père d'avoir fait « crever » sa femme. Pendant ce temps, Rossini revenu à Paris, s'y éprend d'Olympe Pélissier, qui va jouer auprès de lui un rôle analogue à celui que Marie Recio remplit plus tard auprès de Berlioz. Toutefois, la Colbran n'ignore pas les nouvelles amours de son mari, et c'est durant quelque temps une sorte de ménage à trois. M. Vatielli raconte la scène poignante qui se déroula entre Rossini et la Colbran gravement malade dans sa villa de Castenaso. Le maestro ne devait épouser Olympe Pélissier qu'en 1846.

Au cours de ces intrigues d'amour, le *Liceo* honorait Rossini, en le nommant son conseiller perpétuel, et le musicien cherchait à en réformer l'enseignement, mais il échouait dans ses démarches auprès de Mercadante et de Donizetti.

La politique et le second mariage de Rossini n'allaient pas tarder à fournir des armes à ses ennemis. La Pélissier, à l'encontre de la Colbran, était avare, égoïste et surtout austrophile. Il courait sur son compte des bruits fâcheux, et on lui reprochait ses tendances antilibérales. Aux environs de 1848, la situation de Rossini à Bologne devient délicate, et le 27 avril 1848, on le siffle lorsqu'il paraît au balcon de sa demeure pour remercier une musique militaire qui vient de jouer un de ses morceaux. Le lendemain, le musicien quitte précipitamment Bologne et se réfugie à Florence d'où ses amis ne parviennent pas à le faire revenir, même au prix d'une réparation publique pour l'affront qu'on lui avait infligé.

On le tenait toujours pour un patriote fort tiède, et lorsqu'en 1850, sous le couvert de précautions quelque peu ridicules, il s'aventura derechef dans la ville « des agressions et de la mortadelle », l'accueil qu'il reçut des Bolonais lui montra combien leurs sentiments étaient changés. A la suite d'une intempestive visite faite chez lui par le gouverneur autrichien, et qui donna lieu à un nouvel affront, Rossini quitta

Bologne pour toujours. Mais il ne cessa jusqu'à la fin de sa vie, de penser à l'ingrate cité.

Le livre de M. Vatielli expose tous ces faits avec une parfaite netteté et de façon extrêmement vivante.

L. L. L.

MAURICE BARBER. — **Joseph d'Ortigue.** Extrait des *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*. Avignon, Seguin, 1919.

Joseph d'Ortigue, né en 1802, à Cavailon (Vaucluse), d'une vieille famille provençale, était fils d'un notaire mélomane, cousin de Castil-Blaze et eut pour compagnon d'enfance Félicien David. Etant venu à Paris, vers vingt-cinq ans, pour y achever ses études de droit, il se consacra bientôt à la littérature musicale : c'était, dans ce temps-là, un goût rare, une initiative hardie ! Il prit part, d'abord, aux polémiques suscitées par la venue de Rossini, puis fut un des premiers et des plus intimes confidents de Berlioz, en faveur de qui il brisa plusieurs lances et auquel, vers la fin de sa vie, il succéda comme critique musical du *Journal des Débats* ; enfin, il consacra la meilleure part de ses efforts à la restauration de la musique religieuse et fut, au XIX^e siècle, un des premiers qui comprirent la beauté du chant grégorien. Notons au passage une excursion extra-musicale qui le conduisit dans les parages où La Mennais était entouré de disciples parmi lesquels il compta pendant quelque temps.

Faisant allusion aux exécutions de musique de chambre auxquelles il participait dans sa jeunesse, M. Barber écrit judicieusement : « Dans les quatuors — ou dans la vie — Joseph d'Ortigue ne jouera jamais les premiers violons. » Mais ce n'est pas déjà si mal — ni si facile — de tenir bien une partie de second violon, et de savoir la fondre dans l'ensemble, surtout quand on a des partenaires comme ceux qui sont nommés dans la notice. Ce bon compagnon des maîtres méritait donc certainement que sa mémoire fût conservée et saluée avec sympathie.

J. T.

BOUVET (CHARLES). — **Une dynastie de musiciens français : les Couperin, organistes de l'église Saint-Gervais.** Paris, Delagrave, 1919, in-8° de XIV, -305 pp.

Saluons cet ouvrage, le premier qui soit consacré à une de nos plus illustres dynasties musicales, celle des Couperin. Jusqu'à ce jour, en effet, la longue lignée des célèbres organistes de Saint-Gervais n'avait pas encore été l'objet d'une étude d'ensemble ; les travaux de Jal, Quitard, de MM. Pirro, Lhuillier, etc., fournissaient à la biographie des Couperin une foule de matériaux de haute valeur, mais il restait à édifier la synthèse de tous ces efforts. En abordant courageusement